



Interview
JOYCE MAYNARD
"MON CORPS
M'A PROTÉGÉE"

Mise au ban pour avoir osé raconter son histoire avec J.D. Salinger, l'autrice, qui s'est reconstruite à la force de la plume, publie aujourd'hui « L'Hôtel des Oiseaux », inspiré par la résidence d'écriture pour femmes qu'elle a montée au Guatemala. Un roman magnifique pour un entretien exceptionnel.

PAR FLAVIE PHILIPON

Depuis cinquante ans, Joyce Maynard publie des livres. Depuis cinquante ans aussi, elle est définie par ce que la presse américaine appelle encore aujourd'hui sa « liaison » avec J.D. Salinger. Pourtant, en 1998, a paru « Et devant moi, le monde », son récit retraçant la vérité sur ses jeunes années. L'histoire d'une étudiante de 18 ans, arrachée à sa vie par un monstre sacré de la littérature. L'auteur de « L'Attrape-cœurs » exerce sur elle son emprise, son influence, sa perversité. Avant de l'évincer, lassé, après de nombreux mois d'abus. À l'époque, vingt ans avant #MeToo, ni la critique ni la société ne lui ont pardonné d'avoir levé le voile sur « l'intimité » d'un écrivain mythique. Mise au ban, Joyce Maynard a dû se réinventer, roman après roman. En France, la parution de « Long week-end », en 2010, lui a permis de tourner la page, loin de la fureur des partisans de Salinger. En cette rentrée, elle publie « L'Hôtel des Oiseaux », inspiré

PHILIPPE MATSAS/OPALE PHOTO





par son refuge d'écriture au Guatemala, où elle aide les femmes à raconter leur histoire. L'occasion d'une conversation avec une romancière solaire, dont le courage extraordinaire nous oblige.

ELLE. Dans votre dernier roman, « L'Hôtel des Oiseaux », l'héroïne se réfugie dans un hôtel d'Amérique centrale. Quel sanctuaire intime vous a inspiré ?

JOYCE MAYNARD. J'ai une maison au Guatemala, où j'ai créé une résidence d'écriture pour femmes. La première fois que j'ai découvert cet endroit, j'avais 19 ans. J.D. Salinger venait de me chasser de sa vie. J'avais envie de disparaître de la surface de la Terre. Je suis tombée sur cet endroit magique, au bord d'un lac, où je me suis tout de suite sentie à l'abri. Vingt ans plus tard, je suis revenue et j'ai acheté une parcelle de terrain avec une propriété. Depuis, j'y accueille des femmes qui veulent écrire. J'essaie de les aider à raconter leur histoire. Je suis bien placée pour savoir qu'il faut du temps pour arriver à comprendre et à mettre des mots sur ce qu'on a vécu.

*"J.D. Salinger avait
53 ANS, il voulait
 que je vive avec lui. Et je
 n'ai pas **HÉSITÉ.**"*

ELLE. L'année de vos 18 ans, que vous est-il arrivé ?

J.M. Alors que j'étais étudiante à Yale, j'ai publié un article dans le magazine du « New York Times » qui a rencontré un certain succès. Parmi toutes les lettres que j'ai reçues, l'une était signée J.D. Salinger. Très vite, nous nous sommes rencontrés. Il avait 53 ans, il voulait que je vive avec lui. Et je n'ai pas hésité. J'ignorais tout de l'amour, du sexe. Je croyais avoir trouvé l'être exceptionnel qui me rendrait heureuse. Alors j'ai laissé tomber ma bourse, mes amis, mes vêtements, mes albums des Rolling Stones pour être auprès de lui.

ELLE. Avec le recul, comment expliquez-vous la négligence des adultes autour de vous ?

J.M. À l'époque, ces choses-là étaient acceptées. Je suis la seule fille de ma classe à être partie avec Salinger, mais je ne suis pas la seule fille de ma classe à avoir eu une histoire avec un homme plus âgé. À Yale, les professeurs séduisaient les élèves. C'est d'ailleurs l'un d'entre eux qui m'a emmenée en voiture chez Salinger. Mes parents non plus ne se sont pas opposés à ce choix. Rien, ni personne ne m'a protégée. À l'exception de mon corps.

ELLE. Racontez-nous...

J.M. J'étais amoureuse de cet homme. J'ai renoncé à la nourriture pour me plier à son régime alimentaire strict. Je voulais

me donner entièrement. Mais lorsqu'il a voulu coucher avec moi pour la première fois, mon corps s'est fermé. À chaque nouvelle tentative, mon corps se refusait à lui. Après des mois, lorsqu'il s'est rendu compte qu'il ne trouverait pas de solution à ce « problème », il m'a dit de prendre mes affaires et de partir. Pendant longtemps, j'ai porté le poids de ce que je considérais comme un échec absolu. En réalité, en se bloquant mon corps m'avait protégée. Non seulement contre lui, mais aussi contre le risque de tomber enceinte. Salinger n'avait pas de préservatif. Il m'a fallu plusieurs décennies pour prendre la mesure de la défense qu'avait hissée mon corps. Cela fait partie des miracles de l'écriture : elle nous révèle des choses sur nous-mêmes que l'on ne pouvait pas voir.

ELLE. Quand avez-vous ressenti le besoin d'écrire sur cette période ?

J.M. Le jour où ma fille a eu 18 ans. Ça a été une déflagration. Je devais retracer les événements que j'avais vécus au même âge. Avant, ma vision des faits restait inchangée, indéniable : Salinger m'avait rejetée parce que je m'étais montrée indigne de son amour et de son admiration.

ELLE. Dans « Et devant

moi, le monde », vous rapportez un autre tournant, celui où vous découvrez l'existence d'autres jeunes filles...

J.M. Dans une fête à New York, une femme peu aimable est venue me trouver pour me dire : « J'ai eu une jeune fille au pair qui, elle aussi, entretenait une correspondance avec Salinger. » J'ai été prise d'un vertige, comme si le sol se dérobaît sous mes pieds. J'avais 30 ans, j'attendais mon troisième enfant, mais malgré tout le temps passé, j'étais persuadée d'avoir été, à un moment, l'élue, d'avoir occupé une place unique. Alors que des filles comme moi, il y en a eu plein dans la vie de Salinger.

ELLE. Quelle a été la réception de ce récit ?

J.M. Ça a été d'une violence inouïe. Chaque article, chaque critique m'a condamnée. On m'accusait d'avoir violé la vie privée d'un grand écrivain. Aujourd'hui, ça paraît insensé, impensable. Heureusement, la société a énormément changé depuis 1998.

ELLE. C'est d'autant plus aberrant que, vingt ans avant #MeToo, vous décriviez l'essence de ce que ce mouvement a dénoncé : l'emprise d'un homme puissant, coupable d'abus sexuels et psychologiques sur une jeune fille...

J.M. En effet, même si je n'ai jamais employé le mot « abus ». J'étais incapable de qualifier les choses en ces ●●●



ELLE LIVRES

●●● termes. Mais j'ai payé le prix de ce que j'avais osé raconter. Ma carrière s'est arrêtée. Pendant longtemps, je n'ai pas pu publier de livres. Jusqu'à ce que la France change mon destin, au début des années 2010.

ELLE. Comment ?

J.M. Christiane Besse, une traductrice extraordinaire, a convaincu Philippe Rey, mon éditeur actuel, de publier mon roman « Long weekend ». Elle s'était donné pour mission de lancer ma carrière dans ce pays. Et elle a réussi. La France m'a offert un nouveau chapitre, et je vous en suis infiniment reconnaissante.

ELLE. Les avancées féministes récentes vous ont-elles apporté un peu de consolation ?

J.M. Je célèbre évidemment ces changements. En même temps, je suis très inquiète du chemin régressif qu'emprunte l'Amérique. Depuis 2017, j'ai publié d'autres articles évoquant mon expérience avec Salinger. Certains commentateurs ont reconnu m'avoir mal jugée. Mais cette affaire me colle à la peau, comme une étiquette impossible à arracher. Systématiquement, si je publie un livre, cet épisode sera mentionné. Aux yeux de beaucoup de gens, je serai toujours « la fille qui a couché avec Salinger ». Même si ce n'est pas la vérité.

ELLE. Comment vivez-vous avec cela ?

J.M. J'y vois une chose désolante : l'identité d'une femme est encore déterminée par l'homme avec qui elle est ou a été. C'est la première question qui est posée à son sujet. Je continue de parler de cette histoire parce que je pense que les jeunes femmes doivent la connaître. J'aimerais leur éviter de subir le même sort.

ELLE. Vos parents rêvaient que vous soyez écrivain. Regrettez-vous, parfois, d'avoir exaucé leur souhait ?

J.M. Pas un seul instant. Car je suis devenue l'auteur que je voulais être, pas celle qu'ils auraient aimé que je sois. L'un des plus beaux cadeaux que j'ai reçus, ce sont mes lectrices et mes lecteurs. J'entretiens un lien merveilleux avec eux. Et j'invente des personnages avec lesquels j'adore passer



mes journées. Malgré leurs défauts, ils ne me déçoivent jamais. C'est un conseil que je donne aux femmes qui écrivent : « Ayez une compassion absolue pour vos personnages. » Cela vaut pour les pires d'entre eux, Salinger compris. Je ne le désignerais pas comme le méchant de l'histoire.

ELLE. Vraiment ?

J.M. Attention, je ne cherche aucune excuse à ses agissements. Mais je crois savoir d'où ils venaient. C'était un homme profondément abîmé.

ELLE. Où puisez-vous votre incroyable résilience ?

J.M. Au début de « L'Hôtel des Oiseaux », mon héroïne s'apprête à se jeter d'un pont, ravagée par le deuil. Mais elle renonce, car elle sait qu'une part d'elle-même ne peut pas se résoudre à abandonner le monde. Elle renaît de ses cendres pour se créer une nouvelle vie. J'écris souvent sur des femmes qui, comme moi, ont toujours su avancer, sans jamais être détruites, résignées ou abattues par les épreuves qu'elles traversaient. Ma mère était pareille. Elle est morte jeune d'un cancer. Lorsque j'ai dû lui annoncer qu'elle ne guérirait pas, elle m'a dit cette phrase incroyable : « La vie est intéressante, non ? »

ELLE. Quelle forme de justice peut-on vous souhaiter aujourd'hui ?

J.M. Pas une semaine ne passe sans que je reçoive un message d'une femme qui a lu « Et devant moi, le monde ». À 65 ans, je suis retournée étudier à Yale. Les jeunes gens avec lesquels j'allais en cours n'avaient jamais entendu parler de mon histoire. J'ai offert des exemplaires du livre aux filles, mais aussi aux garçons. Leurs retours m'ont bouleversée. Être lue, en particulier par cette génération, c'est ça ma justice.

« L'HÔTEL DES OISEAUX », de Joyce Maynard, traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Lévy-Paoloni (Philippe Rey, 527 p.).

« ET DEVANT MOI, LE MONDE », de Joyce Maynard, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascale Haas (Philippe Rey, 475 p.).

